

CONSIDÉRATIONS SUR L'HISTOIRE DU HARNACHEMENT ET DE L'ÉQUITATION EN CHINE

Michel CARTIER*

Résumé

L'histoire du cheval et de l'équitation en Chine est habituellement réduite à un exposé des contributions chinoises aux techniques liées à l'utilisation du cheval - mise au point de modes de harnachement plus efficaces et invention de l'étrier -, les pratiques de l'équitation elles-mêmes n'ayant suscité que peu d'intérêt chez les archéologues.

La présente étude envisage l'histoire de l'"habit du cheval" (harnachement et accessoires divers) du point de vue de l'utilisation des animaux. L'examen des innovations ne prend toute sa signification que si on l'associe à une histoire de l'attelage et de l'équitation. L'auteur s'efforce de montrer que les considérations sur l'utilisation des étriers doivent prendre également en compte les transformations de la selle et des pratiques d'équitation, celles-ci étant déterminées par les divers usages du cheval. Il existe donc bien une histoire de l'équitation chinoise, qu'il serait erroné de ramener, comme le font la plupart des auteurs, à une hypothétique "monte mongole", laquelle ne constitue que l'une des manières d'utiliser le cheval.

Summary

Considerations about the history of harness and riding in China

The history of horse and riding in China is usually equated to an exposition of a few Chinese contributions concerning various implements associated with the use of horses efficient harness and the invention of stirrups -, very little - attention being devoted to riding techniques by archaeologists.

This article endeavours to study the evolution of the Chinese "horse-furniture" (harness, saddle and stirrups) in the light of the history of horsemanship. Examining innovations would be misleading, unless we are able to relate them to riding techniques. The author attempts to show that considerations about the invention of stirrups should be complemented by an examination of the evolution of the saddle as well as horsemanship. Ways of riding may be in turn related to various uses of the horses. In conclusion, it is possible to write a history of riding in China avoiding its reduction to a mere exposition of an hypothetical "Mongolian way of riding".

Mots clés

Équitation, Harnachement, Chine, Extrême-Orient

Key Words

Horsemanship, Riding, China, Far East

Présent à l'état sauvage sur une partie du territoire chinois, le cheval aurait d'abord été considéré au Néolithique comme un gibier. Il n'aurait été domestiqué par les Chinois que relativement tard, peut-être au cours des siècles précédant la constitution de la monarchie primitive (première

moitié du II^e millénaire). Attelé à des chars dès le milieu du II^e millénaire avant notre ère, avant d'être utilisé comme monture à partir des siècles précédant l'unification impériale (221 av. J.-C.), le cheval a joué un rôle décisif dans l'histoire politico-militaire de l'Antiquité chinoise.

* Centre d'Études Comparatives du Monde Chinois, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 22 av. du Président Wilson, F-75116 Paris.

Cependant, tout en conservant une place importante en tant qu'animal de travail (voir du même auteur *La marginalisation des animaux*, même volume), il n'est plus guère monté et son élevage a été progressivement "délocalisé" pour être confié à des populations pastorales établies sur la périphérie du monde chinois. Le paradoxe de l'histoire du cheval en Chine peut se résumer en trois points : retard initial sur le Proche-Orient en ce qui concerne l'attelage et l'équitation ; mise au point d'une série d'innovations ayant assuré aux Chinois une nette supériorité sur l'Occident au cours des premiers siècles du Moyen âge ; absence d'une "révolution" technique induite par ces innovations.

Innovations liées à l'attelage

Dans la mesure où la documentation archéologique reflète bien la situation de l'époque archaïque, le cheval est d'abord attelé à des chars. Nous ne nous étendons pas ici sur la question de savoir si le char chinois, attesté dès le milieu des Shang (XIV^e siècle avant notre ère), dérivait ou non d'un modèle occidental. Des travaux déjà anciens ont établi qu'il s'agissait d'un véhicule assez différent, plus haut sur roues, mieux adapté aux déplacements en terrain humide, sans doute mis au point indépendamment dans le contexte géographique spécifique de la Grande Plaine (Dewall : 1964). L'usage du mors brisé évoque bien sûr les équipements du Proche-Orient. La méthode d'attelage utilisée - un joug raccordé au timon par l'intermédiaire de sangles entourant le poitrail des chevaux - fait, en revanche, penser à l'adaptation au cheval d'un harnachement conçu à l'origine pour des bovidés, constatation qui nous renvoie à un second problème non résolu puisque l'archéologie n'a jusqu'à présent livré aucun vestiges de voitures antiques tirées par des bovidés¹. Beaucoup plus tard, c'est-à-dire à partir des Han (206 av. J.-C. - 220 ap. J.-C.), l'invention de la bricole de poitrail (Needham et Lu Gwei-djen, 1960)² permettait une exploitation de la force de traction animale très supérieure à celle qu'obtenaient à la même époque les sujets de l'empire romain. Les voitures

chinoises se distinguaient de leurs contemporaines occidentales par leur taille et leur poids ; on connaît de véritables petites "berlines" attelées à quatre chevaux pouvant transporter plusieurs occupants ou des charges importantes. Par ailleurs, la construction d'un grand réseau routier est à mettre en relation avec l'essor des transports. Or, non seulement les Chinois ne font plus guère de progrès dans ce domaine après les Han mais on assiste par la suite à un recul du transport des hommes dans des voitures hippomobiles, sans doute en relation avec le développement de l'équitation. En ce qui concerne les marchandises, la préférence est par la suite systématiquement accordée aux tombereaux tirés par des bœufs, voire aux chameaux qui se répandent dans toute la Chine du Nord au cours de la période de division (IV^e-VI^e siècles), puis au transport par voie fluviale beaucoup moins coûteux, à partir de la "révolution des Song"³. De toute manière, le réseau routier, qui était constitué dans la période la plus ancienne par une série de grands axes reliant la capitale aux provinces au moyen de larges voies, souvent bordées d'arbres, le long desquelles étaient disposés des pavillons de repos, cesse de s'étendre, les nouvelles routes prenant la forme d'étroites chaussées, parfois en escaliers, servant à mettre en liaison des systèmes fluviaux (Cartier, 1987).

Innovations liées à l'équitation

Le même schéma d'évolution caractériserait l'histoire de l'équitation. Alors que l'habitude de monter à cheval est attestée chez les peuples du Proche-Orient dès le II^e millénaire et que l'équitation de combat est mise au point par les Hittites et les Assyriens entre le Xe et le VIII^e siècle avant notre ère, période à partir de laquelle elle est rapidement transmise aux Perses, puis aux Grecs, et de là à l'ensemble du monde méditerranéen, les premiers cavaliers chinois, qui auraient vraisemblablement emprunté à des voisins éleveurs à la fois le pantalon et les méthodes de combat à l'arc ou au sabre, ne datent que du IV^e siècle avant notre ère⁴.

¹ L'hypothèse d'une antériorité des voitures à bœufs est évoquée par Xie Chengxia (1985) dans son "*Histoire de l'élevage des bovins et des ovins en Chine*".

² La thèse défendue est celle d'une percée technologique correspondant à l'invention du collier de poitrail, ou plus spécialement de la bricole de poitrail qui permet une meilleure utilisation de la force du cheval.

³ Les thèses de l'historien japonais Shiba Yoshinobu, reprises par Mark Elvin (1973), font état d'une triple révolution sous les Song (Xe-XII^e siècles) identifiée comme une révolution de la riziculture irriguée, une révolution urbaine et une révolution des transports correspondant au passage des transports en voiture aux transports par eau.

⁴ Les Chinois auraient surtout emprunté la technique du tir à l'arc à cheval qui assure la supériorité tactique de la cavalerie des gens de la steppe (cf. Creel, 1965).

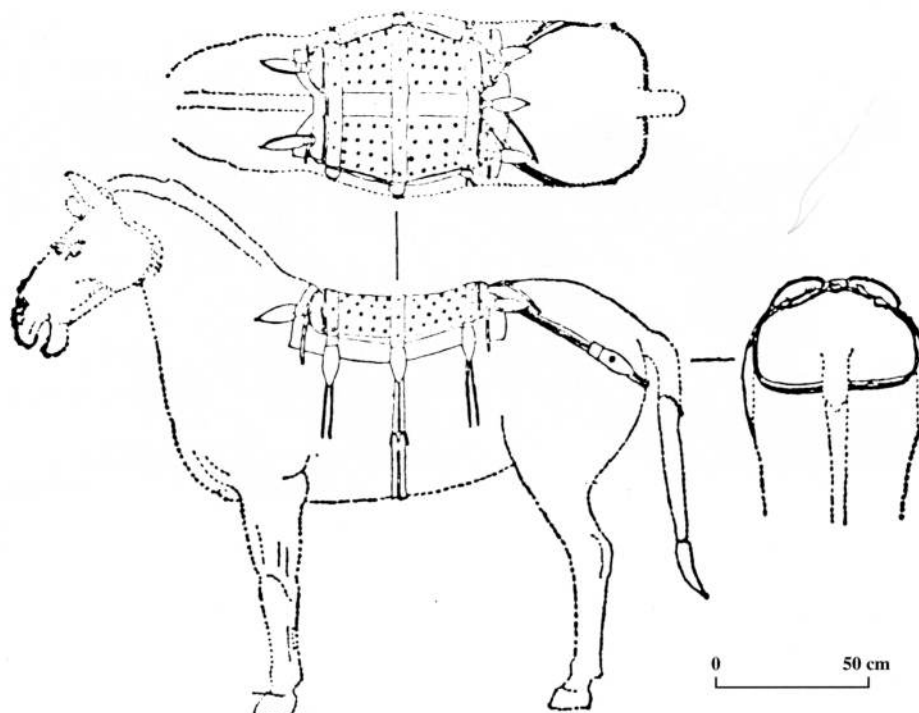


Fig.1 : Cheval harnaché de la tombe de Qin Shihuangdi (dynastie des Qin) : selle plate maintenue par une sangle ventrale et une croupière.

Selles

Jusqu'à une date récente, on pensait que les Chinois de l'époque pré-impériale ne possédaient pas de selles mais qu'ils recouvraient le dos de leurs montures d'une manière de tapis de selle analogue aux chabraques (Goodrich, 1983)⁵. L'exhumation de l'armée enterrée du Premier empereur (Qin Shihuangdi, r. 221-211 av. J.-C.), a remis en question nos connaissances sur l'équitation chinoise en révélant au monde une formation complète de chevaux sellés mais non montés, qui permettent une étude précise du harnachement (Collectif, 1982 : 92-108) (fig. 1). Ces chevaux, qu'ils soient attelés à des chars de commandement ou qu'ils servent de montures, sont indifféremment équipés d'un filet constitué par un mors en S et des rênes. Ceux qui

sont destinés à être montés portent une selle plate fixée par une sangle ventrale munie d'une boucle sur le côté gauche et par une croupière. Il est évident que cette première selle présente des analogies frappantes tant avec les proto-selles de l'Altaï (IV^e siècle av. J.-C.) qu'avec la selle scythe connue par des représentations de la même époque, si ce n'est que ces dernières sont fixées à l'avant du cheval par un poitrail et une sangle⁶. Les selles plus tardives, bien visibles sur de nombreuses statuettes des Han, sans qu'on puisse toujours les reconstituer en détail, sont des selles basses plus solidement fixées à l'animal à l'aide d'un poitrail, d'une sangle ventrale et d'une croupière, sur lesquelles on distingue parfois deux bourrelets évoquant des arçons (Collectif, 1982 : 109-125). Dès l'époque des Trois

⁵ Goodrich (1983) soutient qu'il n'existerait dans la Chine d'avant l'empire que des "tapis de selle" voire des chabraques. Sous les Han, on utiliserait concurremment plusieurs modèles de selles.

⁶ Pour une discussion des relations entre les divers types de selles, cf. Goodrich, 1983. Dans le monde méditerranéen, des sangles ventrales fixant un tapis de selle sont visibles sur des représentations de chevaux datées du milieu du 1^{er} millénaire.

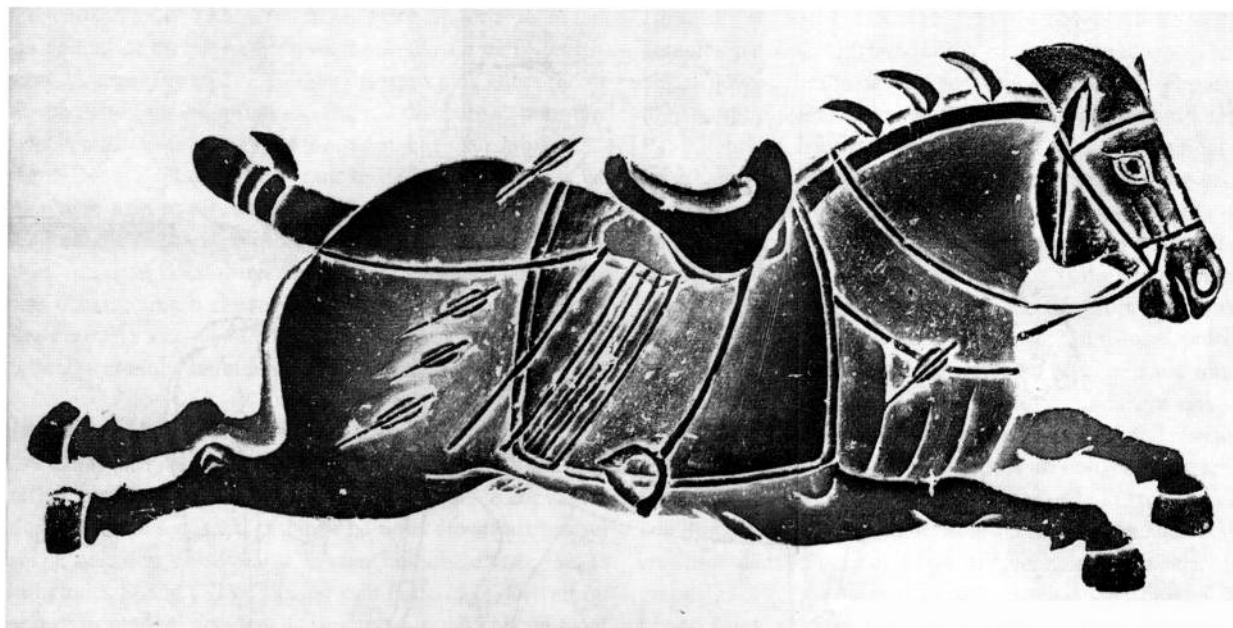


Fig. 2 : Coursier de l'empereur Taizong des Tang (début VII^e siècle) : selle à pommeau élevé et troussequin, étriers, larges quartiers (estampage).

Royaumes (début du III^e siècle de notre ère), cette première selle ferait place à une selle à double arçon, équipée de battes plus relevées permettant au cavalier de se caler et de grands quartiers, maintenue par un poitrail et une croupière, mais dont il est difficile de préciser si elle possède une sangle ventrale. C'est ce modèle qui s'impose au cours des siècles suivants avec quelques variantes concernant la hauteur relative des battes et le mode de fixation au cheval (présence ou absence de sangle) ou encore la présence de "panneaux garde-boue" attachés aux quartiers⁷. Au VI^e siècle, et en tout cas à partir des Sui (581-617), on voit apparaître une nouvelle selle dont l'arçon antérieur se relève pour former un pommeau, parfois terminé par un ornement en forme de croix, tandis que l'arçon postérieur, beaucoup plus bas, préfigure un troussequin⁸ (fig. 2). Cette selle, posée sur un tapis, est recouverte d'une housse,

dénouée lorsque le cheval est monté. Elle est demeurée en usage depuis la période des Tang et a été transmise aussi bien au Japon que vers l'ouest où elle est adoptée, pratiquement sans modification, à la fois par les Turcs et certains peuples d'Europe orientale.

Étriers

On discute depuis longtemps au sujet de la date et du lieu de l'invention des étriers, une innovation revendiquée bien haut par les Chinois. Il est important de noter tout d'abord que des bas-reliefs indiens du I^{er} siècle avant notre ère attestent indubitablement de l'existence de proto-étriers sous la forme de "boucles" de cuir (?), fixées sur la selle des deux côtés du cheval ou passées par dessus la selle, dans lesquelles le cavalier insère ses pieds (Deloche, 1991 : 17 et pl. 26-27)⁹. Les plus anciens exemples chinois - deux

⁷ Des harnachements exhumés en Corée aussi bien dans des tombes royales ou princières de Silla (voir en particuliers les pièces retrouvées dans la tombe à tumulus dite du "Cheval volant" de Kyongju, datée des environs de 400) que dans des *kofun* japonais (à partir du début du Ve siècle) révèlent une lourde selle à double arçon fixée à l'animal à l'avant par un poitrail et à l'arrière par une croupière, munie de grands panneaux "pare-boue", mais dénuée de sangle ventrale.

⁸ Cette selle est surtout visible sur des statuettes représentant des chevaux non montés.

⁹ Le Musée Guimet conserve deux petites pièces d'ivoire exhumées sur le site afghan de Bagram (vers 200 de notre ère) figurant l'une un cheval non monté et l'autre un cavalier. Les deux montures sont équipées d'étriers triangulaires fixés aux extrémités d'une courroie passée par dessus la selle, à la manière des proto-étriers indiens décrits par Deloche. La présence de ces étriers dans une zone en contact avec l'Asie centrale est troublante. On aurait affaire à un étrier anticipant le plus ancien modèle chinois, encore que son mode de fixation soit résolument indien.

statuettes de chevaux sellés non montés, retrouvées l'une à Changsha, l'autre au Henan, peut-être légèrement postérieure - ne dateraient au mieux que du début du IV^e siècle de notre ère. Ces proto-étriers chinois seraient constitués par un triangle suspendu, uniquement sur le côté gauche de la monture, à une courroie attachée soit à la batte d'arçon antérieur soit au quartier de la selle. Cette pièce, dont l'usage n'est pas clair, est interprétée par les archéologues chinois comme un hypothétique "étrier de monte"¹⁰. Toutefois, alors qu'en Inde les proto-étriers disparaîtraient rapidement sans laisser de trace, ils sont assez vite remplacés en Chine par des étriers au sens moderne du terme, qui s'imposent sur l'ensemble de l'espace national dès l'époque des Wei Septentrionaux (386-532), une dynastie fondée en Chine du Nord par les Tabgatch, une population d'éleveurs nomades apparentée aux Mongols. L'étrier le plus courant au Ve siècle consiste en un "anneau" emmanché sur une tige accrochée soit à l'arçon antérieur soit au quartier de la selle par une étrivière. On le retrouve sous des formes très voisines aussi bien en Corée qu'au Japon à partir du Ve siècle¹¹. Le principal argument en faveur de l'origine chinoise de l'étrier est sa présence précoce dans des provinces méridionales. La mise au point de cette pièce du harnachement par les peuples cavaliers cadrerait mieux avec sa fréquence dans la zone périphérique du nord, c'est-à-dire dans l'aire occupée par les peuples cavaliers qui dominent la Grande Plaine du IV^e siècle à la fin du VI^e siècle. On ne peut que soulever la question d'une possible relation de filiation entre les proto-étriers indiens et les étriers chinois ; ces derniers pourraient, en revanche, être à l'origine des nouveaux étriers introduits en Inde au IX^e siècle (Deloche, 1991 : 18). De toute manière l'antériorité extrême-orientale de l'étrier n'est donc guère douteuse. Les étriers deviennent alors inséparables de la selle encore que leur mode de fixation varie.

Caparaçon

On peut considérer que la combinaison de la selle à double arçon, des étriers, d'une armure pour le cavalier et d'une manière de caparaçon - ou armure de la monture - métamorphose complètement les cavaliers Wei du Ve siècle, aussi bien sans doute que les guerriers montés de Corée et du Japon qui sont enterrés à la même époque dans des tombes à tumulus¹². Ces cavaliers puissamment équipés préfigurent, avec au moins deux siècles d'avance, la cavalerie lourde qui devait assurer au Proche-Orient et en Occident la suprématie des Sassanides, puis des Byzantins. De nombreuses statuettes datées des Wei Septentrionaux et des Sui (581-617) représentent des cavaliers montés sur des chevaux caparaçonnés équipés d'étriers et l'on a récemment retrouvé dans le sud de la presqu'île coréenne, une région entretenant des rapports étroits avec le Japon, une armure de cheval complète (Nishitani Tadashi, 1993). Toutefois, si la combinaison de la selle à hautes battes, des étriers et du caparaçon est bien attestée pour la première fois en Extrême-Orient, les armures destinées aux chevaux ne sont nullement une invention chinoise puisqu'on en trouve dès les premiers siècles de notre ère aussi bien chez les Romains que chez leurs adversaires du Proche-Orient¹³.

Rênes

Le tableau des innovations chinoises serait incomplet si l'on négligeait les rênes. Les chevaux équipés pour le combat représentés en bas-relief sur le mausolée du fondateur de la dynastie des Tang - Taizong (621-650) - sont équipés de selles à pommeau élevé et à troussequin et munis de doubles rênes de longueurs différentes, la rêne courte bifurquant de la rêne longue, à quelques décimètres du mors¹⁴ (fig. 3). Lorsque le cheval n'est pas monté, la rêne longue est accrochée au pommeau, tandis que la rêne courte est simplement

¹⁰ Cf. Yang Hong (1984). L'hypothèse d'un "étrier de monte" a également été avancée à propos de certaines représentations indiennes (Deloche, 1991 : 17 et pl. 27-c). Le dossier a été très récemment rouvert par Qi Dongfang (1993). La question de l'existence, et de l'utilité réelle, d'un "étrier de monte" demeure ouverte.

¹¹ Les plus anciens étriers coréens, attestés dès le début du Ve siècle, sont composés par des anneaux emmanchés. Ils sont attachés au milieu des quartiers au moyen d'étrivières. À l'apogée de la période de Silla (VII^e-VIII^e siècles), on utilise des étriers dont la forme rappelle l'étrier classique chinois. Le harnachement coréen est pour l'essentiel rapidement transmis au Japon.

¹² Les tombes à tumulus de Corée et du Japon contiennent généralement des équipements équestres. Les pièces de harnachement - mors, ornements métalliques de harnais, selles et étriers - exhumées se comptent par centaines. Au Japon, des représentations en céramique de chevaux équipés mais non montés (haniwa) étaient en outre enterrées à proximité des tombes.

¹³ Voir à ce sujet, l'ouvrage classique de Vigneron (1968), qui montre que les armées romaines ont bien pratiqué des charges de cavalerie, lance basse, mais que l'efficacité de cette tactique était limitée.

¹⁴ Les chevaux de Taizong des Tang, dont plusieurs sont conservés au Musée de Boston, sont abondamment reproduits, mais cette particularité du harnachement paraît avoir échappé aux historiens.

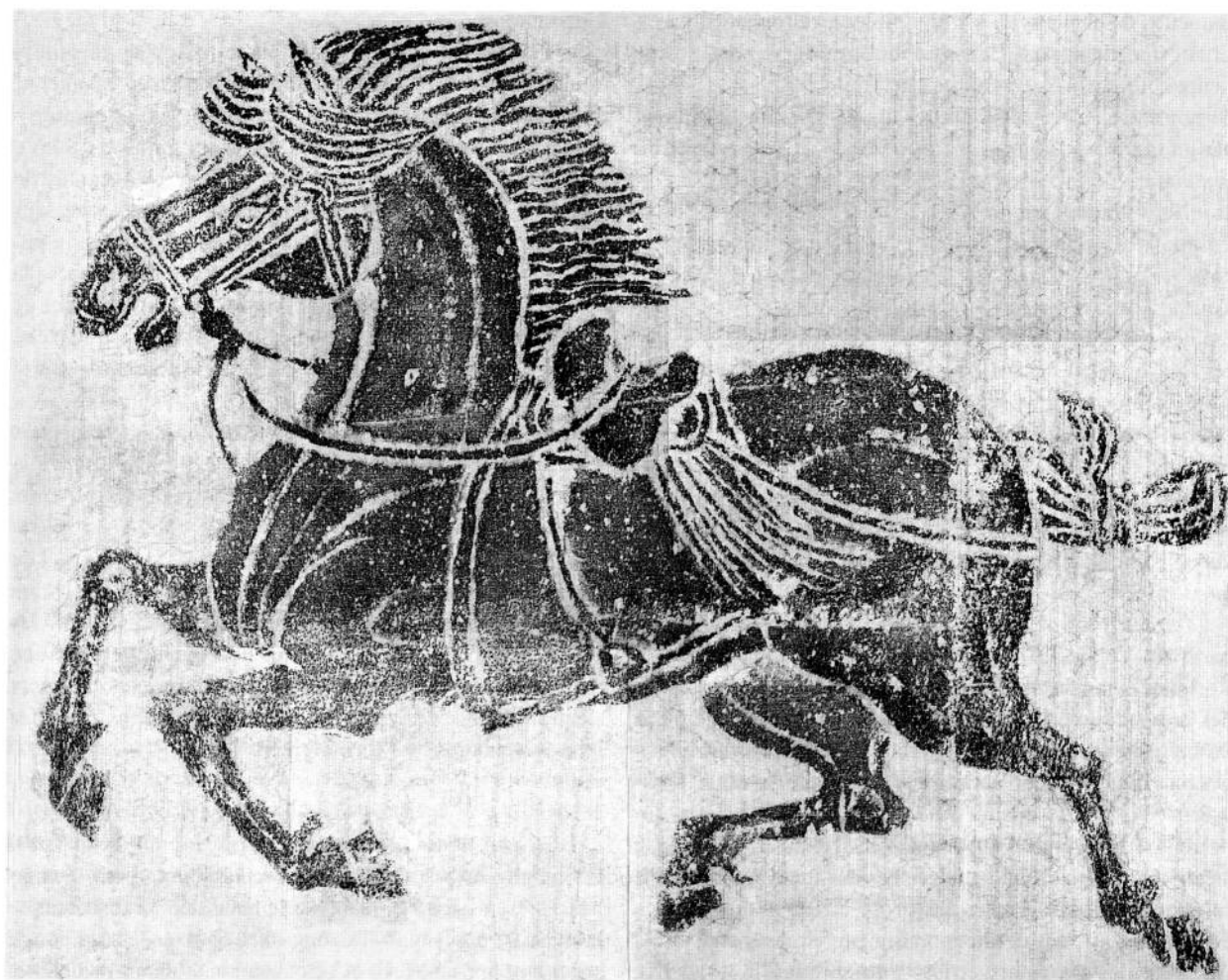


Fig. 3 : Cheval harnaché (Tang) : noter les doubles rênes et la présence d'une housse de selle repliée (estampage).

posée sur l'encolure. Des doubles rênes légèrement différentes sont identifiables sur des peintures plus récentes. Les deux rênes sont alors attachées directement au mors (Collectif, 1989 : 31). Certaines représentations de chevaux menés au licol font penser qu'il existait des têtes à mors amovible (Collectif, 1989 : 24) analogues à certains harnachements occidentaux modernes destinés à la chasse.

Les étapes de l'équitation en Chine

Envisagée sous le seul angle de l'équipement, l'histoire de l'équitation fait indéniablement ressortir une antériorité de la Chine à partir du III^e siècle avant notre ère, même

si la chronologie est parfois difficile à établir et si l'itinéraire suivi par les emprunts n'apparaît pas toujours clairement. On peut néanmoins douter que, contrairement à ce que pensent des historiens des techniques souvent prompts à adopter un point de vue diffusionniste, le problème se ramènerait uniquement à l'identification d'une "contribution chinoise" à l'histoire de l'équitation¹⁵.

Ainsi que l'a depuis longtemps noté Joseph Needham, il existerait un paradoxe de la science et de la technique chinoises, dans la mesure où, en dépit d'un important décalage temporel relevé dans la chronologie de nombreuses inventions et innovations techniques, l'avance souvent

¹⁵ Voir en particulier Courtot-Thibault, 1989 et Aubin, 1989.

considérable de la Chine par rapport au versant occidental de l'Eurasie n'y induirait pas les mêmes effets "révolutionnaires" qu'en Europe. Nos remarques précédentes sur l'utilisation du cheval paraissent vérifier ce postulat. La Chine du Haut Moyen-Âge possède, ou met au point, des équipements permettant de transporter rapidement des marchandises et de pratiquer la guerre à la manière de nos chevaliers, et pourtant cette supériorité est en fin de compte relativement peu exploitée, dans la mesure où les transports par eau l'emportent progressivement sur les transports routiers et où la cavalerie lourde n'adopte pas les techniques de combat utilisant le choc frontal qui assurent la supériorité des chevaleries médiévales. La cavalerie chinoise est tenue une première fois en échec par les Arabes sur les bords de la rivière Talas en 751, alors que, quelques siècles plus tard, la chevalerie germano-polonaise donnera un coup d'arrêt à l'avance des cavaliers mongols qui mènent la guerre à la manière chinoise. Sans doute, cette problématique ne correspond-elle pas parfaitement à la situation. Plutôt que de voir dans cette évolution une sorte de tare congénitale de la civilisation chinoise, le défaut supposé de mise en application des inventions devrait être envisagé à la lumière d'autres paramètres de la culture chinoise.

Alors que les historiens du cheval, lorsqu'ils sont au fait de la documentation archéologique, n'ont pas manqué de relever les innovations chinoises décisives pour l'évolution postérieure, ils se sont en revanche montrés peu intéressés par les pratiques elles-mêmes, qui sont souvent assimilées par eux, sans autre forme de procès, à la "monte mongole" (Bogros, 1989 : 81)¹⁶. Les historiens occidentaux sont excusables dans la mesure où les Chinois d'aujourd'hui ne brillent pas par leurs connaissances hippiques et où l'abondante littérature spécialisée ancienne¹⁷ concernait d'abord l'appréciation des qualités des chevaux (*xiangma*) et l'art du vétérinaire. Nous ne possédons en fait que très peu d'informations sur le débouillage, le dressage et l'équitation. Il existe, néan-

moins, une très riche documentation iconographique¹⁸ encore assez mal exploitée, susceptible de nous renseigner sur les pratiques. Encore convient-il d'observer statuettes et peintures d'un œil critique en se souvenant que les artistes ne dessinent et ne sculptent pas toujours d'après nature, que certaines œuvres ne nous sont accessibles qu'en copie, et qu'il existe, comme partout ailleurs, de multiples conventions de figuration.

Un rapide examen des représentations de chevaux et de cavaliers datées de diverses périodes de l'histoire de Chine nous révèle d'incessantes innovations et modifications affectant à la fois des pièces du harnachement et la selle ainsi que des positions à cheval, souvent très éloignées de la fameuse "monte mongole" debout, rênes lâches, caractéristique des cavaliers de la steppe - y compris lorsque les personnages figurés sur des statuettes ou des peintures appartenaient à des ethnies d'Asie Centrale. Si les Chinois conservent en gros leurs acquis - nous ne notons rien de comparable à la longue éclipse des étriers relevée en Inde¹⁹ -, leurs pratiques n'ont pas cessé de varier. Nous laisserons momentanément de côté la question de trancher si ces variations correspondent à des innovations ou à des emprunts.

La monte sans étriers

On sait peu de choses des techniques d'équitation de l'époque des Royaumes Combattants (479-221 av. J.-C.). Les quelques figurations subsistantes laissent supposer que l'on combat alors à l'aide d'armes courtes ou de lances. En revanche, bien que la cavalerie ait joué un rôle non négligeable dans les guerres de conquête menées au III^e siècle avant notre ère par le royaume de Qin, il n'est pas impossible que les statues de soldats démontés du mausolée de Qin Shihuangdi (vers 215 avant notre ère), qui sont placées en retrait de la formation de combat²⁰, représentent en réalité un détachement de protection des véhicules de commandement transportant l'état-major. Un siècle plus tard,

¹⁶ Tavard (1975 : 97) se montre plus péremptoire encore lorsqu'il affirme que "sans aucun doute selles, brides, mors et leurs accessoires sont d'invention mongole et non pas chinoise, ainsi qu'il est dit trop souvent".

¹⁷ De très nombreux traités d'hippologie ont été rédigés en Chine. Une bibliographie complète peut être extraite de l'ouvrage de Wang Yuhu (1964).

¹⁸ On se reportera avec profit au beau catalogue d'exposition bilingue publié à l'occasion de la dernière "Année du cheval" par le Musée du Palais de Taipei sous le titre de *Special exhibition of horse paintings* (Collectif, 1989). Nous renvoyons également nos lecteurs aux nombreux albums présentant l'art chinois, et plus spécialement aux recueils consacrés aux figurines funéraires de la dynastie des Tang.

¹⁹ Ainsi que l'a montré Deloche (1991 : 17-18), les étriers ne reparaissent sur des représentations figurées indiennes qu'à partir du IX^e siècle.

²⁰ Les chevaux, tenus par la bride, proviennent tous de la Fosse n° 3 qui contenait la majeure partie des chars.

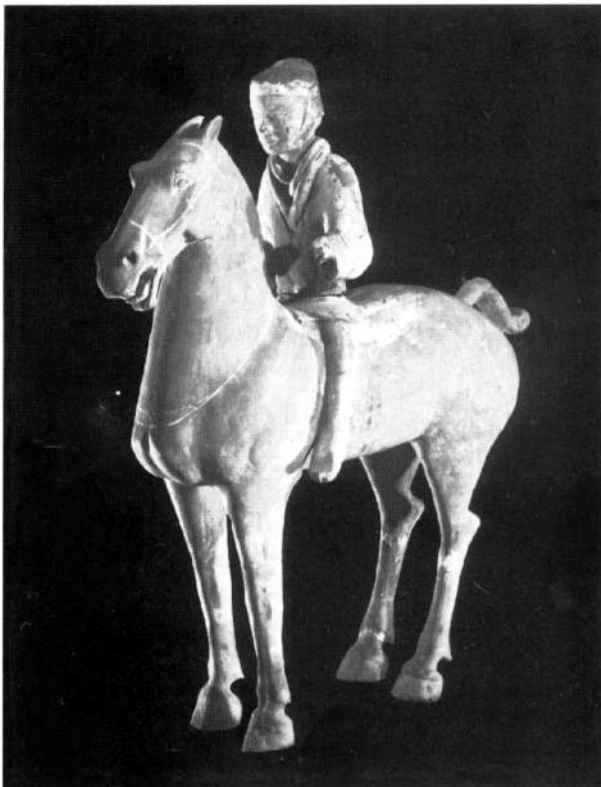


Fig. 4 : Monte sans étrier (Han occidentaux) : selle plate ; cavalier légèrement incliné vers l'avant avec les jambes en extension (Yangjiawan).

les cavaliers de l'époque des Han, qui ne disposent que d'une selle plate, montent, comme leurs contemporains du monde méditerranéen, en extension, le tronc incliné en avant et les jambes pendantes (figs. 4 & 5). Au combat ou à la chasse, les archers montés posent les rênes sur l'encolure et tirent à l'arc à la manière des gens de la steppe qui constituent leurs modèles en matière d'équitation, le buste penché et les jambes légèrement repliées lorsqu'ils tirent vers l'avant, les jambes également repliées lorsqu'ils tirent vers l'arrière. Des tuiles historiées et des statuettes funéraires de la même époque mettent en scène des figures de voltige où les cavaliers - en général des écuyères - se livrent à toutes sortes d'acrobaties²¹ (fig. 6). Une statuette montre un cavalier en train de passer un obstacle, les

jambes repliées, pratiquement couché sur l'encolure de sa monture. Des représentations de chevaux, accompagnées ou non par un palefrenier, avec l'antérieur droit en extension font penser à des figures de dressage²².

La découverte d'une représentation de cheval - poney mongol ? - équipé d'une selle à arçons et à grands quartiers (Kuo, 1993 : 50)²³ et datée de l'époque des Trois Royaumes - début du III^e siècle - fait penser à une adaptation militaire permettant le maniement d'armes lourdes - peut-être des hallebardes. Les cavaliers du IV^e siècle représentés sur les briques peintes des tombes de Jiayuguan (Gansu), dont les montures sont munies de selles avec tapis et longs quartiers, se renversent au trot vers l'arrière mais ont tendance à se pencher vers l'avant lorsqu'ils galopent en brandissant des armes (Wang Tianyi, 1989)²⁴.

Absence d'une "révolution de l'étrier"

Contrairement à ce qu'écrivent un peu naïvement les archéologues chinois (Qi Dongfang, 1993), l'utilisation d'étriers n'a sans doute pas constitué une révolution puisque les cavaliers, qui pratiquaient l'équitation depuis près de sept ou huit cents ans, savaient parfaitement conserver leur équilibre aux diverses allures dans des positions très variées impliquant, comme on vient de le montrer, le maniement d'armes lourdes, le tir à l'arc vers l'avant ou l'arrière, voire diverses figures de voltige. A partir du Ve siècle, après l'apparition des étriers qui sont portés longs et fixés en général à l'avant des quartiers, les cavaliers peuvent se caler solidement dans leur lourde selle à double arçon. On voit se développer une première forme de cavalerie lourde avec des chevaux entièrement protégés par un caparaçon. Toutefois, contrairement à ce qui est parfois encore affirmé dans les histoires de l'équitation, si la pratique des combats équestres avec la lance ne nécessite pas la possession conjointe du caparaçon et d'une selle à double arçon équipée d'étriers, il n'en demeure pas moins que l'invention des étriers ne menait pas inéluctablement à la maîtrise de la technique illustrée quelques siècles plus tard par les chevaliers européens. Les cavaliers romains de l'empire, qui ne disposaient que de selles plates mais qui équipaient déjà leurs chevaux de caparaçons, savaient parfaitement manier de longues lances (Vigneron, 1968,

²¹ Ces figures sont illustrées par de nombreuses briques estampées des Han.

²² Nous remercions C. de Monneville (1993) pour ses intéressantes suggestions relatives à des figures de "Haute École" pratiquées à l'époque des Six Dynasties et des Tang.

²³ Des selles à double arçon auraient été utilisées dès les Han.

²⁴ Il convient de se méfier des copies de tuiles historiées reproduites dans le bel album publié à Pékin, le peintre ayant souvent laissé libre cours à son imagination.

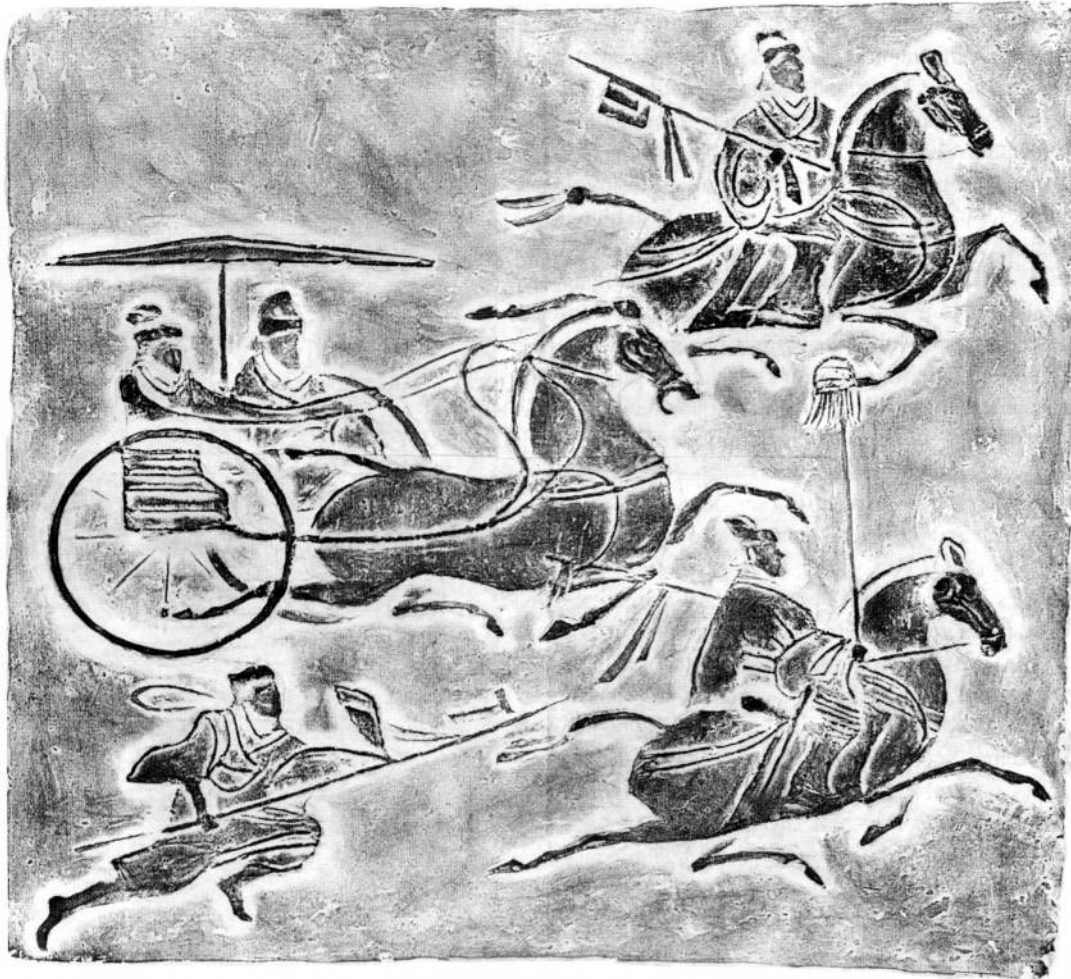


Fig. 5 : Cavaliers au grand trot escortant un cabriolet (Han) : position en arrière, jambes repliées d'après un estampage.



Fig. 6 : Scène de voltige (Han) d'après un estampage.

Vol. 2 : pl. 104)²⁵. À une époque très proche - dès le III^e siècle - les Sassanides utilisaient une selle à double arçon démunie d'étriers. Leurs chevaliers qui combattaient à la lance, montés sur des destriers caparaçonnés se calaient dans de hautes selles à double arçon, avec la possibilité de s'appuyer sur leur carquois²⁶. Selon toute vraisemblance, les peuples du Proche-Orient, qui ne connaîtraient l'étrier que deux siècles plus tard²⁷, auraient bien emprunté cette pièce importante du harnachement au monde chinois, sans

²⁵ Les cavaliers romains manient leur lance à la façon d'un épieu en la brandissant au dessus de leur tête. Ils ne pratiquent pas encore le choc frontal.

²⁶ Voir les reliefs présentant les hauts faits du roi Chapour I^{er} (Vigneron, 1968, Vol. 2 : Pl. 99).

²⁷ L'étrier n'est attesté au Proche-Orient qu'à partir du VI^e siècle.

doute par l'intermédiaire de royaumes périphériques tels que les Wei Occidentaux qui s'établissent en Asie centrale en 535. L'avance de l'Extrême-Orient en matière de harnachement n'assure pas pour autant une suprématie militaire aux peuples cavaliers de l'Asie Orientale si l'on se souvient que les conquêtes arabes fulgurantes des VII^e et VIII^e siècles s'effectuent à l'aide d'une cavalerie plus légère ignorant l'étrier et que l'étrier ne serait introduit en Europe qu'au IX^e siècle, à l'époque de l'invasion hongroise et des incursions des Vikings²⁸. Il n'en demeure pas moins que la possession d'étriers n'a pas incité les cavaliers d'Extrême-Orient, qui manient des armes de taille ou des hallebardes, à modifier leurs techniques de combat et qu'en particulier ils ne coincent jamais leur lance sous l'aisselle à la manière des chevaliers européens du Moyen âge, ce qui exclut pour eux l'utilisation du choc frontal²⁹.

Les très nombreuses statuettes de chevaux harnachés mais démontés des Tang nous permettent de bien connaître les équipements et des pratiques d'équitation déjà fortement différenciées. Les chevaux équipés en vue du combat sont le plus souvent munis d'une lourde selle concave à double arçon pourvue de grands quartiers, avec les étriers accrochés à l'arçon antérieur. Cette selle, abondamment représentée sur des statuettes de chevaux harnachés, mais non montés, déposées dans les tombes, est posée sur un tapis. Elle est entièrement recouverte au repos par une housse que le cavalier replie au moment de monter. On se tient alors très droit, rênes hautes³⁰, les jambes en avant, le pied engagé dans des étriers longs (fig. 7).

La selle à double arçon chinoise est en réalité une selle multifonctionnelle, également utilisée par les joueurs de polo qui prennent appui sur l'arçon de derrière, en gardant les mains libres et en laissant leurs rênes sur l'encolure. Elle existe par ailleurs sous des formes légèrement différentes. Les représentations de cavaliers chasseurs révèlent, en effet, une variante à pommeau relevé et troussequin bas, éventuellement munie à l'arrière d'une série de cordelettes destinées à accrocher les petites prises. Les animaux auxiliaires de la chasse - chiens, rapaces et félins - sont trans-

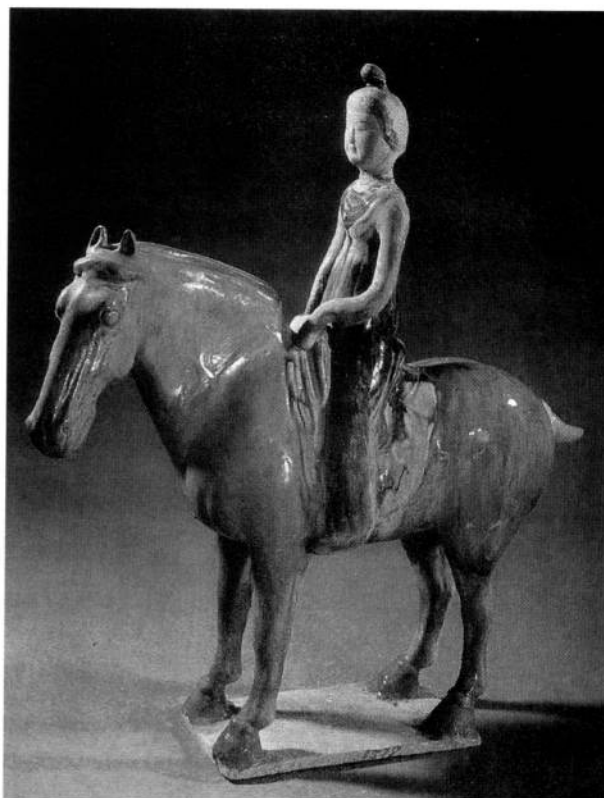


Fig. 7 : Cavalière (Tang) : Noter la selle à double arçon et la position du cavalier, corps en arrière, étriers longs et jambes en extension.

portés par des valets également montés qui accompagnent les chasseurs. Les chiens, le plus souvent des lévriers, sont généralement tenus dans le giron du cavalier ; celui-ci conduit alors sa monture en gardant les rênes réunies dans sa main gauche. Certaines représentations montrent aussi l'animal porté en croupe sur une couverture déroulée à l'arrière de la selle. Les rapaces - faucons, éperviers, voire aigles - sont en règle générale portés sur la main droite, gantée ou protégée par une longue manche. Le cavalier dirige dans ce cas sa monture de la main gauche. Quant aux

²⁸ On a longtemps pensé que la pièce d'échiquier en ivoire représentant un éléphant entouré de cavaliers munis d'étriers provenant du trésor de Saint-Denis et conservée à la Bibliothèque Nationale de Paris avait fait partie d'un ensemble offert à Charlemagne par Haroun Al Rashid, et qu'elle permettait donc de dater l'introduction des étriers en Occident des alentours de 800. Il semble qu'il s'agisse d'un objet plus récent. Des étriers forgés remontant aux IX^e ou Xe siècles ont en revanche été retrouvés dans des tombes Viking.

²⁹ La nouvelle technique de combat équestre n'est possible qu'après une modification de la selle, dont l'arçon postérieur s'incurve à la manière d'un dossier de siège et soutient le bas du dos du cavalier. De telles selles ont toujours été inconnues en Extrême-Orient.

³⁰ Les statuettes, sur lesquelles les rênes étaient figurées par des cordelettes maintenant disparues ne nous permettent pas de nous faire une idée de la manière dont elles étaient tenues. Certaines représentations picturales montrent que les cavaliers se servent des rênes longues tandis qu'ils laissent les rênes courtes posées sur l'encolure de leur monture. Ces rênes courtes sont peut-être utilisées pour reprendre le contrôle du cheval.

félins dressés - guépards, lynx, voire petites panthères -, ils sont pris en croupe et sont figurés accroupis sur un épais coussin attaché à l'arrière de la selle, peut-être également fixé à la croupière. Les cavaliers, sans doute leurs dresseurs, les tiennent en laisse et sont munis de fouets. Tous ces animaux seraient conduits à proximité des pièces de gibier et lâchés sur leurs proies, ce que suggèrent certaines scènes de chasse figurées sur des peintures funéraires.

La monte en suspension

Une peinture très célèbre des Cinq Dynasties (906-960), actuellement conservée au Musée du Palais de Taipei, repré-

sente un cheval tenu à la bride, muni d'une selle très proche de la selle anglaise. Le tableau qui donne une représentation très précise du cavalier et du harnachement a été dénommé par la conservation du musée "Archer monté". Une étude rapide met en évidence des rapprochements avec la selle de chasse avec pommeau élevé et troussesquin surbaissé, en usage dès les Tang, si ce n'est que les étriers sont maintenant fixés au milieu des quartiers³¹ (fig. 9). Cette modification induirait des changements importants dans la façon de monter que l'on identifie d'ailleurs aisément si l'on examine attentivement les représentations équestres de la période plus récente. Les cavaliers des Cinq Dynasties et des Song (906-

³¹ Collectif, 1989 : Pl. 10, "Archer monté" par Li Canhua. On peut penser qu'il s'agit en réalité d'un chasseur.



Fig. 8 : Joueuses de polo (Tang) : noter la position des cavalières, assises, rênes longues, jambes en extension (estampage).



Fig. 9 : Chasseur et son cheval (Cinq Dynasties) : noter la position des étriers sur les quartiers.

1279), qui utilisent des selles plus légères et n'ont donc plus la possibilité de se caler sur un trousséquin proéminent, se tiennent en général en avant, très droit, rênes tendues, en engageant seulement l'extrémité du pied dans des étriers plus courts. La différence avec la pratique de l'époque des Tang est particulièrement manifeste dans le cas des joueurs de polo qui montent maintenant en suspension en réunissant les rênes tendues dans leur main gauche alors que leurs prédécesseurs restaient assis et posaient leurs rênes sur l'encolure à la manière des archers (fig. 8). Une autre innovation concernerait les doubles rênes attachées désormais directement à l'anneau du mors. Si nous nous reportons à plusieurs figurations picturales particulièrement explicites, il s'agirait d'un équipement réservé aux archers. Le cavalier qui désire utiliser son arc libère ses mains en posant ses rênes sur le pommeau et l'encolure. Il conserverait ainsi la possibilité de reprendre le contrôle de sa monture en ressaisissant les rênes courtes tout en laissant les rênes longues accrochées au pommeau. Quant aux cavaliers combattants, représentés de manière beaucoup moins précise, ils continueraient à utiliser un équipement lourd avec selle à hautes bates et caparaçon proche de celui des époques antérieures³².

La plupart des figurations datées de l'époque mongole (1260-1367) nous présentent des équipements et une pratique de l'équitation peu différents de ceux des Song, peut-être parce qu'il s'agit de peintures réalisées à la Cour impériale des Yuan où l'on se serait rallié au style de vie aristocratique des dynasties vaincues des Song et des Jin. Un rouleau très célèbre du XIII^e siècle met en scène l'Empereur Qubilai prenant part à une partie de chasse entouré de cavaliers armés d'arcs, tenant des oiseaux, ou transportant qui un chien sur le pommeau qui un félin en croupe (Collectif, 1989). Le style de la peinture évoque les scènes de chasse antérieures, par exemple celle de Hu Gui des Cinq Dynasties (Collectif, 1989 : 11-13), avec des princes "assistant" à des exploits cynégétiques, entourés d'archers et de cavaliers transportant des animaux auxiliaires de la chasse. Sur toutes ces peintures, les personnages se tiennent très droits en suspension sur des étriers courts, ce qui explique par exemple qu'à l'opposé de ce qui se passait dans les périodes plus anciennes, les archers en action soient complètement décollés de leur monture.

³² Voir les cavaliers figurés sur des rouleaux Song décrivant les guerres avec les peuples nomades du Nord.

La "monte mongole"

C'est seulement dans l'iconographie des Ming et des Qing (XIV^e-XIX^e siècles) qu'on peut identifier avec certitude la "monte mongole", qui passe actuellement pour définir l'équitation pratiquée en Extrême-Orient. Les diverses pratiques d'équitation figurées sur les documents iconographiques de cette époque marquent d'une manière certaine une rupture très nette avec les pratiques héritées des Cinq Dynasties³³. Statues, représentations picturales et illustrations de romans³⁴ révèlent d'une part l'utilisation par les combattants d'une lourde selle à double arçon très concave, avec étriers fixés au milieu des quartiers, conférant au cavalier une grande stabilité tout en lui donnant la possibilité de se caler confortablement sur sa monture pour manier des armes lourdes, lances ou hallebardes. Il n'existe, en revanche, que peu de rouleaux de peintures prenant la chasse pour thème principal. Une peinture anonyme conservée au Musée du Palais de Taipei donne cependant une repré-

sentation assez peu conventionnelle de l'Empereur Xuande des Ming (1426-1435) s'adonnant à la chasse aux canards à l'aide d'un faucon. L'empereur, qui monte sur un cheval au galop, est sur le point de lâcher l'oiseau de proie sur un groupe de canards prenant leur vol. Il se tient debout sur ses étriers, le corps incliné vers l'avant, dans une position très éloignée de celle des chasseurs des dynasties précédentes (Collectif, 1989 : 42) (fig. 11). Cette peinture mettrait en évidence la conversion à la "monte mongole" des princes de la maison impériale des Ming (1368-1644), qui continueraient à considérer la chasse comme une activité noble. Cet engouement n'est en revanche nullement partagé par les lettrés-fonctionnaires qui font peu de cas de l'art équestre et ne voient dans le cheval qu'un simple animal de transport, mené à la bride par son palefrenier. Il serait en particulier malséant pour des femmes aux pieds bandés de se faire hisser sur une monture. Elles voyagent désormais le plus souvent en litière ou dans des voitures fermées,



Fig. 10 : Éleveur capturant un cheval (Yuan) : cavalier en suspension, rênes sur l'encolure.

³³ Notons la divergence très marquée des pays cavaliers d'Extrême-Orient en matière d'étriers à la période pré-moderne. Alors que les Japonais adoptent l'étrier-sabot si caractéristique et que les Mongols, imités en général par les militaires chinois, utilisent des étriers à larges semelles sur lesquels le cavalier peut prendre appui pour se tenir debout, l'équitation coréenne telle qu'elle est figurée sur les peintures est une monte beaucoup moins sportive assez semblable à celle qui est pratiquée en voyage par les lettrés-fonctionnaires chinois.

³⁴ L'étude des pratiques des Ming est rendue plus difficile dans la mesure où les représentations figurées sont peu nombreuses. En effet, le cheval est alors traité de plus en plus comme un thème académique - chevaux en liberté - tandis que les *mingqi* représentant des cavaliers, considérés par les collectionneurs et les musées comme beaucoup moins intéressants que les chevaux des Tang, n'ont pas été systématiquement étudiés et sont rarement reproduits dans les publications des musées qui en possèdent. Ils sont apparus récemment en grand nombre sur le marché des antiquaires et il serait souhaitable qu'ils retiennent l'attention des spécialistes. Il n'est pas impossible qu'il faille rapprocher cette modification importante dans la manière de monter de la diffusion du poney mongol qui remplace les chevaux beaucoup plus grands préférés par les cavaliers, y compris à l'époque mongole. Les Ming qui éprouvent de grandes difficultés à s'approvisionner en chevaux se sont tournés vers le Japon et la Corée, mais également vers l'archipel d'Okinawa, qui a pu servir de relais dans l'importation de chevaux venus de l'Océan Indien.



Fig. 11 : L'Empereur Xuande des Ming chassant au faucon (XVe siècle) : "monte mongole" debout sur des étriers à larges semelles, rênes tendues.

encore que les plus hardies d'entre elles se juchent, à l'occasion, sur des mules plus dociles, pour se donner l'illusion de monter à cheval à la manière des héroïnes des Tang. Nous nous étendrons peu, en revanche, sur la dynastie Mandchoue, sous laquelle l'équitation est surtout pratiquée par des "allogènes", les Mandchous eux-mêmes, ainsi que leurs alliés mongols, deux populations cavalières qui fournissent tout ensemble le gros des armées et les hauts cadres de l'administration. Il est intéressant de noter que mises à part quelques tentatives avortées de synthèses entre le mode de vie des conquérants et celui de leurs sujets chinois (Cartier, 1981 : 28)³⁵, les populations ne se mêlent pas

et vivent des existences séparées. Les Mandchous ne tiennent nullement à convertir leurs administrés aux joies de la vie des steppes.

Les quelques considérations qui précèdent auront tenté de montrer *primo* qu'il serait erroné de ramener l'art équestre de la Chine ancienne et médiévale à la seule "monte mongole", quelles que soient par ailleurs les qualités propres de ce style d'équitation, *secundo* que la vision d'une décadence irrémédiable du cheval une fois passé l'âge d'or des Tang, popularisée par les historiens chinois eux-mêmes, ne correspond que partiellement à la réalité et, *tertio*, qu'il existe bel et bien une histoire de l'équitation

³⁵ Yan Yuan (1635-1704) avait fondé vers 1695 à Feixiang, en Chine du nord, une "académie" incluant dans son cursus l'équitation et les arts martiaux. L'expérience, inspirée selon son promoteur par un désir de "retour aux sources" - l'éducation prônée par Confucius s'adressait en priorité à de jeunes nobles -, ne connut qu'un succès mitigé.

chinoise qu'il est souvent malaisé d'isoler de son contexte extrême-oriental. Encore que les pratiques aient considérablement varié au cours de la longue période rapidement évoquée dans les pages qui précèdent, il n'est pas impossible d'identifier plusieurs particularités susceptibles de définir une "monte chinoise" : utilisation de selles possédant des longs quartiers, parfois prolongés par des panneaux "pare-boue" à la coréenne, et d'encombrants tapis de

selle interdisant pratiquement les actions de jambes ; totale ignorance des éperons ; recours à la cravache, au fouet ou à la voix pour stimuler le cheval. C'est, en définitive, dans un rapport spécifique à la monture, impliquant sans doute des méthodes particulières de débouillage et de dressage, sur lesquelles nous ne possédons que très peu d'informations, que l'équitation chinoise se distinguerait des autres traditions.

Bibliographie

- AUBIN F. (1989) : Entre Ciel et Terre, l'idéal du cheval en Chine, in V. COURTOT-THIBAUT : *Le petit livre du cheval en Chine*, Caracole édit., Lausanne : 77-100.
- BOGROS D. (1989) : *Des hommes, des chevaux, des équitations*, Caracole édit., Lausanne.
- CARTIER M. (1981) : L'éducation dans la Chine pré-moderne, in G. MIALARET et J. VIAL, *Histoire mondiale de l'éducation*, Presses Universitaires de France édit., Paris, Vol. 2 : 17-29.
- CARTIER M. (1966) : L'archer monté dans l'histoire chinoise, *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, 2 (mars-avril) : 372-374.
- CARTIER M. (1986) : Les chevaux célestes, in J.-L. NOU, *Chevaux d'hier, cavaliers d'aujourd'hui*, Nathan édit., Paris : 22-31.
- CARTIER M. (1987) : Le strade del sistema imperiale cinese, in R. ROMANO, *L'uomo e la strada*, Einaudi édit., Milano : 148-169.
- CHEN Gaohua (1984) : Song Yuan he Mingchu de maqiu [Le polo sous les Song, les Yuan et le début des Ming], *Lishi yanjiu*, 4 : 177-181.
- COLLECTIF (1989) : *Special exhibition of horse paintings*, Palace Museum édit., Taipei.
- COLLECTIF (1982) : *Trésors d'art de la Chine, 5000 a. C.-900 p. C., Nouvelles découvertes archéologiques de la République populaire de Chine*, Palais des Beaux-Arts édit., Bruxelles.
- COURTOT-THIBAUT V. (1989) : Cavalcade à travers l'histoire de l'Empire du Milieu, in V. COURTOT-THIBAUT : *Le petit livre du cheval en Chine*, Caracole édit., Lausanne : 57-75.
- CREEL H. (1965) : The Role of the Horse in Chinese History, *The American Historical Review*, April : 647-672.
- DELOCHE J. (1991) : *Horses and Riding Equipment in Indian Art*, Indian Heritage Trust édit., Madras.
- DEWALL M. von (1964) : *Pferd und Wagen im frühen China*, Rudolf Habelt Verlag édit., Bonn.
- DIEN A. E. (1986) : The Stirrup and its Effect on Chinese Military History, *Ars Orientalis* XVI : 33-56.
- ELVIN M. (1973) : *Pattern of the Chinese Past*, Stanford University Press édit., Stanford.
- GOODRICH C. S. (1983) : Riding Astride and the Saddle in Ancient China, *Harvard Journal of Asiatic Studies*, 44 (2) : 279-306, 13 pl.
- KUO J. C. (1993) : *Born of Earth and Fire, Chinese Ceramics from the Scheinman Collection*, édit., University of Washington Press édit., Seattle.
- MONNEVILLE C. de (1993) : Le cheval en Chine, *Binoche et Godeau*, 29 mars : 4-6.
- NEEDHAM J. et LU Gwei-djen (1960) : Efficient Equine Harness, the Chinese Inventions, *Physis*, 2 : 121-162.
- NISHITANI Tadashi (1993) : The Kaya Tumuli: Window of the Past, *Newsletter of the Japan Foundation*, XXI, n° 3: 1-6.
- QI Dongfang (1993) : Zhongguo zaoqi madeng de youguan wenti [Problèmes se rapportant aux étriers chinois de la période ancienne], *Wenwu*, 4 : 71-78.
- TAVARD C.-H. (1975) : *L'habit du cheval, Selles et brides*, Office du Livre édit., Paris.
- VIGNERON P. (1968) : *Le cheval dans l'antiquité*, Annales de l'Est, Mémoire n° 35 (2 volumes), Nancy.
- WANG Tianyi (1989) : *Galerie souterraine de peintures, Jiayuguan, Peintures sur briques tombales des Wei et des Jin*, Editions du Nouveau Monde édit., Pékin.
- WANG Yuhu (1964) : *Zhongguo nongxue shulu* [Bibliographie de l'agronomie chinoise], Nongye chubanshe édit., Pékin.
- XIE Chengxia (1985) : *Zhongguo yang niu yang yang shi* [Histoire de l'élevage des bovins et des ovins en Chine], Nongye chubanshe édit., Pékin.
- YANG Hong (1984) : Zhongguo gudai maju de fazhan he duiwai yingxiang [Développement et influences sur le monde extérieur des pièces de harnachement de la Chine ancienne], *Wenwu*, 9 : 45-54, 76.
-